

«Quelquefois on se demande,  
quand on fait du grec, si on est bien à la hauteur»  
(*Camille Marcoux, comme nous aimons l'entendre*)

Il y a eu d'autres interviews que la vôtre. Je pense à l'ouvrage sur «Les Intellectuels» —ce qu'il rapporte se trouve dans l'ensemble exact.

Le livre pour le bi-centenaire de la Rue d'Ulm m'a déçu, son langage d'une certaine vulgarité: —à propos de ma camaraderie avec Simone Weil, l'auteur dit: «elle l'a jeté»!!!

Le dernier chapitre de ce livre est consacré à Julien Gracq que le journaliste était allé voir. Mais il m'avait vu avant et il m'avait fait bavarder un peu sur Julien Gracq. Julien Gracq, dit-il, se souvient assez mal de ce que j'avais raconté —l'histoire du soulier surréaliste trouvé à Montmartre. On se baladait, mon camarade Léaud, angliciste, Julien Gracq et moi, et nous avons trouvé —à Montmartre cela n'avait rien de sensationnel— un soulier de femme à talon Louis XV, unique; il était en assez bon état. Je dis à Poirier et Léaud: «tiens, pour votre turne (ils étaient ensemble) ce ne serait pas trop mal». Alors ils ont eu —je ne sais si c'est moi ou si c'est eux— l'idée de le suspendre à un fil invisible au plafond de leur turne. Ils avaient d'ailleurs, —goût assez douteux et surréalisme un peu spécial (il ne voulait pas s'en souvenir)— transformé la turne en une espèce de chapelle funéraire. C'était sinistre —des trucs noirs qui pendaient et encore ce soulier qui se baladait, qui oscillait doucement.

Le même auteur a rapporté aussi des souvenirs concernant Beckett —à propos du rugby.

Quand il jouait, il jouait un quart d'heure, 20 minutes, très bien et le reste du temps il ne pouvait plus jouer parce qu'il avait fait la 3<sup>e</sup> mi-temps la veille. Vous savez pourquoi il l'avait faite la veille? C'est parce que nous, nous matchions le dimanche, tandis qu'en Irlande, comme en Angleterre, c'est le samedi; le samedi, il y avait une 3<sup>e</sup> mi-temps à l'irlandaise, c'est-à-dire qu'ils allaient boire. Il avait conservé cette habitude, il allait même seul, sans copains, à La Coupole ou encore je ne sais où, et il buvait «jusqu'à plus soif», comme on dit. Le lendemain pour le mettre en train pour le match, ce n'était pas très facile, il fallait lui trouver d'abord un flottant, un maillot, des godasses..., le sortir de son sommeil; il était complètement hébété; il se frottait les yeux, il était —je le vois encore— dans un état épouvantable. On l'habillait comme on pouvait, on évitait qu'il n'aille faire un tour au bistrot voisin, on le fourrait dans un taxi, on allait dans un terrain annexe de Colombes et alors commençait le match. Ça marchait très bien, il savait mieux jouer que nous, il avait un fond de jeu, comme on dit, —il a appris cela comme le latin à Trinity College— mais cela ne pouvait pas durer longtemps avec la bringue qu'il avait faite la veille au moment de l'entraînement. Un de mes copains l'a entendu, (moi, je ne l'ai pas entendu) alors qu'il ne pouvait plus se relever —il venait de subir un plaquage, un carton d'un Anglais remarquable— il était là, le nez dans les pâquerettes et il relevait la tête comme il pouvait en disant: «Never again!» —Beckett, c'était en 3<sup>e</sup> ou 2<sup>e</sup> année d'Ecole, en 30, 31, 32, par là.

A part cela —d'abord il faut que je vous montre cette photo, pour vous parler de l'hypo-khâgne— la date exacte, je ne saurais pas vous la dire —vous allez retrouver votre maître— à Marseille. J'y figure vaguement. Il y a Alain Michel, Monge, le copain, le fameux Veyne, Nicollet, Duchêne dont je n'avais pas su prévoir du tout la carrière, (il s'était spécialisé en 17<sup>e</sup> siècle —il a fait je ne sais combien de bouquins, dont un sur Ninon de Lenclos, et il est l'éditeur de Madame de Sévigné dans la Pléiade), la femme de Vidal-Naquet, Mademoiselle Pierre, qui a épousé Nicollet, et Renaud qui a eu une propriété particulière. Il a intégré comme on dit, et il est devenu célèbre tout d'un coup parce qu'il avait découvert des lettres de Lamartine à une maîtresse, lettres formidables— cela a fait beaucoup de bruit —et finalement on a découvert— moi,

j'avais acheté le bouquin, je lui ai peut-être même envoyé mes félicitations —qu'il avait tout inventé, fabriqué les lettres et la maîtresse—, il y avait tout un roman, Lamartine avait un fils...

Voilà quelques-uns, quelques phénomènes.

Que vous dire de Michel? Comment l'évoquer à ce moment-là? Il était très sérieux pour son âge, fervent —et je crois qu'il a gardé cela—, heureux. J'ai retrouvé des notes que j'avais gardées, pour le bulletin trimestriel où je lui faisais beaucoup d'éloges et où j'ajoutais: «Attention qu'il ne perde surtout jamais un contact étroit avec les textes!».

Après mon retour d'Allemagne (Dortmund) j'étais d'abord à St. Charles à Marseille, nommé prof de seconde, mais j'avais tout sauf une seconde: 6eme, 4eme, 3eme, philo. En 6eme, c'était l'initiation au latin au 2eme trimestre. J'ai eu le temps d'être inspecté par une espèce de zèbre qui a trouvé que je menais correctement une explication de l'Epitomé à ces élèves de 6eme, mais, a-t-il dit, visiblement M. Marcoux n'est pas fait pour ce genre d'enseignement.

Puis, un jour, coup de téléphone, le Proviseur du Lycée Thiers m'a fait venir pour enseigner en khâgne, français, latin, et aussi grec la deuxième année. C'était lourd. Venant de Dortmund, j'avais fait un peu de grec, grâce à l'anthologie de Guastala et à un Thucydide que ma femme m'avait envoyé. J'ai tenu le coup comme je pouvais. J'ai eu des élèves extrêmement sympathiques. Le plus célèbre d'entre eux était Le Goff, très brillant dans toutes les matières —collé de façon ignominieuse, je n'ai rien compris. J'ai écrit à un type du jury qui m'a répondu que cela ne me regardait pas— la copie était de la poudre aux yeux (il s'agissait du français). C'est faux: il ne donnait pas de références. Vidal-Naquet pour le CAPES a donné une copie pleine de références d'un bout à l'autre, mais Le Goff rien; je savais tout ce qu'il y avait derrière. Il a finalement été reçu Bika.

Je devais aussi un enseignement de «laius» pour les élèves qui préparaient l'Ecole Centrale. Plus tard, j'ai rencontré un ingénieur demi-belge qui était passionné d'histoire grecque, il a même écrit un livre sur Cyrus. A la question: «Comment avez-vous été amené à l'Histoire ancienne?», voici la réponse: «J'étais au Lycée Thiers à Marseille, je préparais Centrale et nous avions une heure

de *laius*. Il y avait un jeune prof, un grand type à lunettes, maigre, sec... mais quand il parlait, il avait un tel élan, il nous a tellement parlé de la littérature grecque et de la philosophie grecque! Cela m'a complètement emballé». J'écoutais cela tranquillement... Il m'a envoyé un bouquin, *Le songe de Pharaon*, avec une dédicace: «pour Monsieur Camille Marcoux qui fut pour moi un prof que j'admirais beaucoup quand je préparais Centrale il y a un demi-siècle; avec toute ma sympathie».

Après la khâgne où j'avais un travail très tendu, je suis passé en hypo-khâgne où j'avais été nommé entre temps; la guerre étant terminée, le titulaire de la khâgne était revenu. C'est là que j'ai eu pendant deux à trois ans Michel, Moulinier, Renaud (spécialiste d'Auguste Comte).

Ceux qui m'avaient eu en khâgne ne m'auraient pas reconnu en hypo-khâgne, d'après les réflexions d'élèves. Il s'est produit une espèce de décompression quand je suis passé en hypo-khâgne. Je n'avais plus à préparer directement au concours alors je suis devenu bavard —j'espère quand même avoir fait mon boulot à peu près convenablement pour le latin et le grec et corrigé les devoirs. Mais j'ai beaucoup bavardé— c'est le souvenir que gardent surtout ces gars. Nicollet a dit que je parlais de tout et de rien, mais agréablement.

Casewitz m'a envoyé l'édition récente de Pausanias dont il est le maître d'œuvre (avec Pouilloux et Chamoux). Dans ce premier livre, l'*Attique* —Pausanias parle dans un passage des temples d'Athènes. Il y est question du père Isocrate— je ne peux m'empêcher d'y voir une espèce d'ancêtre de prof de khâgne. Il aurait, peut-être, été prof de fac plutôt. Physiquement il ne pouvait supporter plus de quatre ou cinq élèves à la fois. Une fois il y en avait deux; un 3eme est arrivé: il s'est arrêté de parler, il ne pouvait plus rien dire, cela lui coupait complètement l'inspiration d'avoir plusieurs élèves. Isocrate serait resté mémorable pour trois raisons: d'abord un travailleur extraordinaire (il a eu des élèves jusqu'à 98 ans). Ensuite il était d'une sagesse extrême (la preuve, c'est qu'il se gardait de faire de la politique, ce qui était rare à Athènes). Troisièmement, il était tellement épris de liberté qu'à la nouvelle de Chéronée, pris de chagrin, il s'est laissé mourir. On raconte par ailleurs qu'il aurait cessé de se nourrir.

Je me disais: quand même, je suis écrasé par ce type!

Je garde un souvenir agréable de l'hypo-khâgne. J'ai succombé à l'hédonisme, au plaisir —cela m'est souvent arrivé, pas toujours— assez souvent. J'enseignais. Une espèce de plaisir immédiat qui n'a pas de rapport exactement avec l'enseignement ni de rapport visible et manifeste avec les élèves —un plaisir gourmand au contact des mots (je me prends encore de temps en temps un petit passage de latin ou de grec), mais qui a l'inconvénient suivant: c'est que je me suis arrêté là.

D'abord j'avais fait beaucoup de philo —je préparais l'agrégation de philo— le passage de la philo à l'enseignement des lettres s'est fait facilement par le grec; ce passage m'a amené à me méfier de toute espèce de commentaire (de ma part, pas des autres) des textes. La présence directe, immédiate du texte et la jouissance communiquée dans l'instant l'emportent sur tout le reste —et de beaucoup. Avec cela la musique, une fois «rentré» en violon, piano, etc.— c'est ce qui vous explique que je n'ai rien écrit.

J'ai quand même des *Œuvres complètes*: Je vais vous dire en quoi elles consistent, en gros:

Quelques quatrains surréalistes (cela n'irait pas loin), pas toujours très recommandables —du temps de la chaussure suspendue dans la chambre de Julien Gracq.

Un discours de distribution des prix qui aurait peut-être valu la peine d'être gardé, alors que j'étais délégué au Collège d'Avallon. Il fallait soumettre le *laisus* au Recteur (un type assez drôle, russisant) avant de le prononcer. Il l'a renvoyé en disant: «c'est pas mal, amusant, ce serait encore mieux en vers». Il ne s'était pas aperçu que c'était rythmé —il est difficile de ne pas rythmer. C'était une espèce de commentaire (en trois pages) des «guirlandes» de Rimbaud, jetées «de clocher en clocher» à Avallon...

Ensuite encore quelques lignes sur J. Prévost qui venait de quitter l'équipe de rugby de l'Ecole, mort dans le Vercors en 44.

Un travail très sérieux: un compte-rendu de la thèse d'Hyppolite sur la *Phénoménologie* de Hegel.

Et puis un «laisus» dans la *Revue Philosophique* que dirigeait Gaston Berger qui fabriquait et vendait des tourteaux pour

tous les cochons de la région tout en étant prof de philo à la Fac d'Aix.

Après la mort de Brunschwig à Aix, j'ai fait un «*laius*» qui était une sorte d'expiation car j'avais été grossier avec Brunschwig, bêtement.

Brunschwig faisait une soi-disant conférence à la salle des Actes de l'Ecole. En réalité, il faisait faire des exposés par des élèves, qui avaient un rapport avec le livre qu'il allait ou qu'il était en train d'écrire. C'est ainsi que je me suis empoigné avec lui; mais c'est aussi comme cela que j'ai fait la connaissance de Simone Weil parce qu'elle avait été emballée par mon exposé où j'essayais de montrer que de la *Profession de foi du Vicai-re Savoyard* naissait la philosophie allemande —Kant d'un côté et Hegel de l'autre... un machin extraordinaire, extravagant. Brunschwig avait accueilli cela assez sévèrement. C'était un petit bonhomme qui était dans un coin de la salle. Il suçait des bonbons constamment en nous écoutant parler; ensuite il faisait un compte-rendu du *laius* et de façon extrêmement poétique en ce sens qu'il reposait sur une ou deux métaphores. La métaphore elle-même était hermétique et aussi mystérieux et hermétiques étaient les rapports entre cette métaphore et le sujet, le *laius*, qu'on venait de faire. Il nous invitait après et je ne suis pas allé à son invitation, je n'ai pas répondu; c'était grossier. Il ne m'en a pas voulu, je l'ai revu quelque temps après. Je venais d'être collé à l'agrégation de philo et il m'a parlé très gentiment. Il se souvenait bien de moi: «Ah, M. Marcoux (il avait une petite prononciation anglaise, les dentales étaient à l'anglaise), il y a quelque chose qu'il faut vous dire: Pour être reçu à l'agrégation [de philo], il faut prendre le train [métaphore!], mais le train, il faut le prendre en gare —régulièrement— on va au guichet, on prend son billet, on donne de l'argent, on vous donne le billet, on regarde l'heure etc. Vous, je crois, vous n'entrez pas dans la gare, vous prenez le train en marche; peut-être que vous devriez changer, au moins, d'agrégation».

Voilà pourquoi ce *laius* d'expiation. Au fond, je gardais un souvenir sympathique de lui.

Léon Robin m'avait pris en amitié; il était scandalisé de mon échec. Il parlait avec une extrême lenteur et se méfiait beaucoup de ses traductions du grec, de ses interprétations à

chaud; comme je le comprends! Il faisait cours, entouré d'une, deux, trois éditions —on aurait dit un type à l'orchestre. Des commentateurs aussi, notamment un anglais: Campbell. Quand il nageait complètement, ne savait plus, (il lui arrivait —le pauvre diable n'était plus tout jeune— de perdre pied un petit peu, il y avait de quoi sur un passage de Platon pas facile), il levait la tête (il avait un crâne un peu déplumé): «que dit Campbell?». J'en ai fait un dessin que j'ai donné à sa petite-fille.

J'avais expliqué le fameux *locus mathematicus*. Je crains qu'il n'ait eu du mal non seulement pour le grec, mais aussi pour les mathématiques; il m'avait admiré —il n'y avait pas de quoi!

J'aurais aimé vous parler de façon plus vivante et plus précise de mes souvenirs marseillais. Vidal-Naquet, dans ses *Mémoires*, évoque très bien ses souvenirs, son arrivée en khâgne, le rôle de Michel dans les événements tragiques. Mais il est très injuste pour quelques-uns de ses maîtres, sévère.

J'ai gardé un souvenir excellent de tous les profs que j'ai eus. J'étais peut-être un peu béni-oui-oui, un peu café au lait; j'étais insupportable quand il s'agissait de discuter sur un point précis, mais par ailleurs, j'écoutais, j'admirais.

Le premier que j'ai admiré en latin, c'était un joyeux piovrot. Il était répétiteur —espèce extrêmement intéressante, mais qui a disparu. Il avait une licence de lettres, mais il voulait rester dans une ville importante et ne pas partir dans une petite ville. Il y avait à Poitiers le Café Badin, au coin du Square du Lycée. Quand les profs enseignaient, les répétiteurs étaient libres et s'y rendaient. Il revenait du zinc en se frottant les moustaches encore toutes parfumées du *chenin* qui se pratiquait beaucoup à ce moment-là. Il remplaçait les profs malades, qui l'étaient souvent. Je l'ai eu à toutes les classes, et en particulier pendant deux trimestres en 6ème.

Je ne pouvais pas arriver à comprendre l'existence d'une langue à désinences, à flexions. Les cas me laissaient ahuri comme un chien ahuri. Je m'étais mis dans l'idée que pour pratiquer ces langues flexibles (latin, grec ou allemand etc.) il fallait avoir un don spécial —le don de la flexion. On la sentait. Cela n'avait aucun rapport avec la fonction du mot dans la phrase— pas du tout —c'était un don, on savait qu'il fallait mettre là *-um*

ou *-i* ou *-o*, un don! et ce don, malheureusement, je ne l'avais pas, alors que la plupart de mes camarades l'avaient. Ils se trompaient quelquefois— enfin, dans l'ensemble, ils l'avaient, tandis que moi, c'était n'importe quoi. Bacot, le cher Bacot, comme nous l'appelions, me montrait en exemple à mes camarades (en bredouillant lorsqu'il avait forcé un peu trop sur le *chenin*). Il me montrait, sans trop terminer la phrase, comme un type qui—moi, j'achève la phrase— ne saura jamais apprendre une langue qui se décline. «La déclinaison, cela le dépasse».

Je l'ai retrouvé plus tard, dans les rues de Poitiers. Je venais d'être reçu à l'ENS. Il m'a reconnu: «Ah! Je l'avais toujours dit!». Il l'avait toujours dit!!!

Il ne faisait pas mal son travail, mais quand il avait forcé, il faisait réciter la leçon. Alors en 2eme nous avons trouvé un truc (don des Poitevins): comme il ne prenait pas la peine d'écrire la leçon, de la marquer sur un carnet, il oubliait d'une fois l'autre, ce qui fait que pendant plus d'un mois nous avons récité la même leçon de français et la même leçon de latin.

Je suis tombé amoureux de la physique mathématique, des maths, en général. J'avais des notes mirifiques. Il ne faisait aucun doute pour les professeurs que je continuerais de ce côté-là. Et puis la physique mathématique, un délire! Le théorème de Carnot, une des plus belles choses du monde!

Donc j'ai plaqué le grec en seconde et une partie de la première. J'étais en 1ère C, latin-science. Et je tombe sur deux professeurs de lettres, remarquables l'un et l'autre, chacun à sa façon. L'un, en grec, en khâgne, helléniste très curieux, parlant avec un air de s'en foutre complètement, tout à fait détaché, indifférent et qui, en même temps—lui avait l'intuition— était excellent pour faire sentir le vocabulaire grec; il était tendu, rayonnant, il avait quelque chose à part; il était doué. Il adorait le violon également. Par exemple, en classe, ce qui l'intéressait le plus apparemment, c'était d'étudier son vibrato.

Lui, je l'ai eu en latin. Celui que j'ai eu un français, c'est Clarac, dont Alain Michel pourrait nous parler (Il a été président du jury d'agrégation dont a fait partie Michel). Clarac lisait admirablement. C'était un petit homme du Gers, avec un accent à vibrer merveilleusement. Nos contacts ont été singuliers. Il nous a fait faire un petit exercice en classe. «Dites en quelques



lignes, traitez... je ne sais pas quoi». Il a pris mon «truc», il a regardé et il a dit: «Vous, ne m'écoutez pas! surtout ne m'écoutez pas! Est-ce que vous aimez le dessin? —Ah, je ne suis pas très doué... —Mettez-vous dans un coin!». Il prétendait qu'il était obligé de bachoter. D'après les quelques lignes que j'avais écrites, il pensait que je pouvais échapper à ce bachotage (ce n'était pas du tout du bachotage). En réalité, je l'écoutais. Quand il rendait un devoir, il soupirait, gémissait. Et puis il s'emballait. C'était merveilleux.

Une fois, il m'avait demandé de faire un exposé —hors de tout bachotage— sur le personnage d'Andromaque chez Homère, chez Euripide et chez Virgile. Je fais mon exposé et, pour Homère, je m'appuie sur la fameuse traductrice, Madame Dacier.

Clarac se met dans un état de fureur! Pourtant la traduction est bonne, je l'ai même vantée auprès des khâgneux, des agrégatifs. A un moment donné, cela l'a agacé. Il y avait deux malheureux types, qui à première vue n'avaient pas l'air tellement riches d'intuition, mais qui étaient au premier rang et qui faisaient du grec. Il commande à l'un d'eux d'aller immédiatement chercher l'*Iliade*. Le type arrive avec l'*Iliade*. Et Clarac nous lit et traduit à chaud —c'était à peine une traduction— les adieux d'Hector et Andromaque.

Le soir même, plus de maths (je ne devrais pas vous raconter cette histoire, elle n'est pas édifiante). Je plaque tout, tout ce qui avait fait mon amour jusque-là: les maths, la physique mathématique, etc.

Je réclame impérieusement à des camarades prétendus hellénistes un Bailly; je prends les textes d'Homère dans les vieilles éditions Hachette; je prends l'*Odyssée*. Je l'entrouvre au hasard. Je tombe sur la *νέκυια* et je m'embarque dans la *νέκυια*. Me voilà dans la *νέκυια*. Je ne fiche plus rien. En maths, le prof ne comprenait pas très bien ce qui m'arrivait. Il m'a quand même présenté au Concours Général. Je n'ai rien eu. Je regrette d'ailleurs parce que c'était un sujet qui m'excitait. Mais mon cœur était ailleurs.

Je suis entré en classe de philosophie.

Je garde de temps en temps, dans mes moments de somnolence, une nostalgie des mathématiques.

Le fond d'hédonisme était quand même là. Les maths avaient pour moi un attrait presque érotique —c'est difficile à dire, c'est bizarre, le contraire de ce que c'est pour des quantités de gens, de ce que cela a été pour mes enfants. Attrait érotique (je force un peu en disant érotique). Je crois avoir perçu cela chez les Grecs. Je crois que le sens que Platon et les autres et Pythagore avaient des maths, n'avait rien à faire avec ce que sont les maths maintenant.

Au Lycée de Poitiers j'étais pensionnaire. Le soir, que faire? Pas le droit de lire, de causer. Il y avait un copain à droite, un copain à gauche. Le surveillant: «Qu'est-ce que vous faites? vous ne dormez pas?»

Le problème de maths, on devait le rendre le vendredi matin; pendant toute la semaine, je m'interdisais d'écrire quoi ce soit. J'allais me mettre au lit ensuite avec le souvenir de ce texte. Je l'avais très présent à l'esprit, en mémoire immédiate. J'y songeais. Ou je trouvais une solution, ou je rêvais autour et cela était assez fécond car le lendemain, descendu en étude, à jeun (car nous n'avions le droit de déjeuner qu'après deux heures d'étude), le problème galopait devant moi.

Vous parliez de musique —j'ai l'impression que la musique a pu, à certains moments, me donner quelque chose qui se glisse en vous. Assez agréable. Ce n'est pas tout à fait une forme d'hédonisme, mais il y a de cela quand même. Je n'ai pas pu communiquer cela à mes enfants. Quant au violon, c'est un souvenir, une nostalgie. Ils sont là, un, deux, trois violons. Mais je n'ose pas, je suis gêné. Il se produit un phénomène acoustique passionnant: entre une oreille et l'autre il y a une différence d'une quarte, si j'entends le diapason, et je ne peux pas savoir quel est le bon (de l'oreille droite ou de l'oreille gauche). J'en ai profité tant que j'ai pu. Cela m'a rendu beaucoup de services, physiques même, et dans mon travail. Quand j'arrivais chez moi, c'était tout de suite le violon, quelquefois jusqu'au dîner, et je me mettais à travailler les devoirs après, la nuit.

J'ai passé peut-être trop de temps à faire des enregistrements; on peut se faire des illusions. Ce qui marche quand même, c'est la mémoire musicale. Alors je me dis: est-ce que la mémoire entend juste? J'ai cette impression de temps en temps, pas régulièrement, mais de temps en temps.

J'ai connu cela un petit peu comme prisonnier, à Dortmund, quand, dans une pouillerie épouvantable, couché dans la poussière, la pouillerie au sens propre du mot, j'avais trouvé un remède, une thérapie extraordinaire.

«Quelle sonate vais-je me jouer? Ah! je vais prendre tel numéro de Mozart». Et je me la jouais; pas le piano, parce que j'étais très ignorant en partie de piano, mais la partie de violon; j'arrivais à me donner l'impression que je travaillais. Non seulement j'avais l'illusion d'entendre, mais j'avais l'illusion de jouer. Je sentais dans mes bras, dans mes mains, dans tout mon corps: «tiens, là, j'ai fait un trait maladroit, c'est trop sec, trop heurté, il faut recommencer». A tel endroit ce n'est pas tout à fait juste, il faut le reprendre. —Alors, les hurlements autour de moi, dans la pouillerie.

C'était aussi une chance; cela, plus le grec que je transportais avec moi. Le souvenir des Latomies est une éducation pour les prisonniers incomparable. J'ai rendu service à quelques-uns de mes compagnons de misère, d'infortune, en leur disant: «Quelle chance on a à côté des Latomies!». Je leur racontais les Latomies.

Je n'avais pas le sens du tragique. Je l'ai eu beaucoup plus pour la première guerre que pour la seconde. Là, j'ai aussi quelques souvenirs.

En arrivant à Dortmund, je sors du train où j'avais crevé de soif. Le bruit des wagons de bestiaux qu'on ouvre, les hurlements des gardiens... Je descends comme je peux avec mes musettes, mon sac... Puis j'aperçois un officier allemand. Je lui dis: «Je vous demande pardon, Monsieur l'Officier —dans un allemand...! Quel est ce lieu de plaisance?». Il aurait pu m'envoyer promener d'un coup de pied dans le derrière. Mais pas du tout. Il s'est contenté de rire.

Nous n'avions pas le droit d'avoir une lampe de poche. Il y avait une espèce de lampe très forte, comme dans les gares. Alors là, j'ai eu une vision extraordinaire, un couple qui s'enlaçait! ... Comme prélude à la pouillerie...

A Dortmund, donc, le premier jour, on nous installe pour la fouille. Et pour moi la grande question c'était de garder mes bouquins. J'en avais une serviette pleine. Avant d'être fouillés,

on nous met dans une prairie avec des barbelés qui nous séparent. J'ai eu la bonne idée d'observer. J'ai observé que des types arrivaient qui n'avaient pas l'air comme nous de sortir d'un train de plaisance. Alors je dis à l'un d'eux: «D'où tu viens? —Oh, on vient d'être fouillés. Ils vont nous emmener tout à l'heure. —C'est fait? Tu sais quand vous allez partir? —Je ne sais pas».

Alors une idée géniale m'est venue —c'était d'une imprudence folle et il a été très chic d'accepter. J'ai pris ma musette de bouquins et je lui ai dit: «Allez, attrape ça!». J'ai jeté un coup d'œil pour voir si une sentinelle ne regardait pas— «Si on se revoit, tu me la refiles». On s'est revu! Au moment où il repartait, je sortais de la fouille. Et ainsi j'ai récupéré mes bouquins.

Ensuite on nous a installés dans une tente. Il faisait une chaleur terrible. Nous n'avions pas le droit —je ne sais pas pourquoi, c'était bizarre— pas le droit de nous lever; à peine pouvait-on être assis, mais il valait mieux ne pas être vu. Une centaine de bonshommes étendus sous une immense tente, chaleur terrible! mais ce n'était pas trop sale, ce n'était pas la pouillerie...

J'avais à côté de moi un type qui me regardait et qui me dit: «Qu'est-ce que tu fais là? Tu lis? Qu'est-ce que c'est que ce bouquin? (c'était le manuel de Guastala) —C'est du grec. —Le grec, j'y comprends rien, mais je connais l'alphabet grec, parce que j'ai été typo à Chartres». Et puis, il me dit: «J'ai vu qu'il y a un type un peu plus loin. Il a des bouquins qu'il a piqués: il a un bouquin de grec. Il n'y comprend rien, pas plus que moi. Mais toi, ça pourrait peut-être t'intéresser. Je vais te le chercher». Alors en rampant, il est allé chercher Epictète et c'est là que j'ai eu un *Ἐγχειρίδιον*.

Muni d'une part de Thucydide et d'autre part d'Epictète, j'étais armé à ma façon... plus les souvenirs de Mozart.

Il y a eu cette rencontre avec cet étudiant, ce professeur allemand, Gödecke. Je n'étais pas dans la pouillerie tout à fait. J'étais vaguement interprète au *Revier*, à l'infirmerie du camp. Un sergent avec qui j'avais affaire vient me chercher. C'était un faux-jeton. Je ne l'aimais pas beaucoup. Je me méfiais. (Il y en avait d'autres avec qui je m'entendais). Il me dit: «Viens un

peu —*Komm mal!*». Il était flemmard comme une couleuvre —je l'approuve entièrement. Il me faisait faire son boulot, cela me faisait passer le temps, faire des écritures. Il m'amène dans un coin du camp, dans la *Westfalahalle* (elle a été détruite pendant la guerre, reconstruite, elle fonctionne toujours pour des matchs de boxe, des courses cyclistes); il m'amène donc sous un éclairage —une ampoule bleue à cause des petits bombardements anglais. Je vois apparaître un grand type en uniforme allemand, un officier allemand. Je rectifie la position. Je salue. Le type me regarde avec un sourire un peu triste, et il me dit: «Marcoux, M. Marcoux, qu'est-ce que nous foutons, vous et moi?». Je lui ai expliqué la situation. Il me dit: «Vous savez, j'ai toujours un livre à vous. Je ne vous l'ai pas rendu; il a fallu que je rentre en Allemagne précipitamment, mais je vais vous le rendre. —Qu'est-ce que c'est ce livre? —Alain, *Propos sur le bonheur*. —Gardez-le; je vous en prie».

Alors il m'a dit: «J'ai vu votre nom. Je suis à la *Kommandantur*, c'est-à-dire à la censure; censure des lettres et des colis. Je me suis douté que c'était vous. J'ai essayé de vous voir», et puis «Parlez-moi plutôt allemand» (j'avais parlé français, il savait très bien le français, et il nous avait fait travailler l'allemand à l'époque; —mais il se méfiait énormément) «Je fais beaucoup de fautes, et le contact avec vos ...— Cela n'a pas d'importance; parlez-moi plutôt allemand», et il jetait un coup d'œil inquiet sur le type à côté. «J'ai trois bonnes nouvelles à vous donner —une des nouvelles était excellente: j'ai vu que vous étiez sur une liste pour convoier comme *Sanitäter*, comme infirmier, un convoi de grands malades français qui sont renvoyés en France; en moins d'un mois vous devez rentrer en France», et cela s'est révélé exact.

C'était émouvant pour moi. Entre temps, en se cachant il m'avait apporté un petit pot de confiture et un petit pot de graisse (*Fett*), et il m'a griffonné sur un papier son nom, son prénom que j'ai oublié son adresse; il habitait dans une de ces villes de la Ruhr, mais je ne me souviens plus laquelle et quand je suis rentré à Marseille et que les Allemands sont arrivés en 42, j'ai détruit ce papier qui était resté dans mon portefeuille. Je l'ai beaucoup, beaucoup regretté. Il était prof de français et anglais, un grand gaillard; je l'entends encore, quand je parlais un peu trop fort: «*Nicht so laut!*»

A propos de Thucydide, avant cette rencontre extraordinaire, je suis convoqué à la *Kommandatur*; on m'introduit devant un type à lunettes, tout-à-fait le type du vieux philologue allemand. Je salue. Il me dit (en français): «J'ai des excuses à vous faire. Vous avez reçu il y a quelque temps un livre de grec, une édition Teubner de Thucydide —Excellente édition! Je n'ai pas de bouquins sous la main ici. J'aime tellement le grec. Je me suis permis de le garder un peu». Je ne sais si c'est pour les Latomies ou autre chose... s'il y a trouvé pâture en ces temps misérables. En souriant il m'a remis cela, entre collègues.

Mon seul bi-linguisme, c'est le français et le poitevin. Il faut parler du Poitou quand même. «O vous rvînt qûqfouès?». «O me rvînt terjou..» (Pigeaud). Nous devons être parmi les derniers, je le crains! J'ai gardé un accent un peu mêlé parce qu'il y a deux parties du Poitou: une partie au fond qui n'est pas du Poitou, c'est la partie du vignoble, la partie qui tourne vers Saumur et Chinon, entre Chatellerault et Chinon, et puis alors l'autre partie, à l'ouest aux confins des Deux-Sèvres. Qu'est-ce que vous dites de cette façon dont on a brisé le Poitou? On l'avait déjà coupé en trois par les départements, on a réuni une partie à Nantes. Je ne peux pas m'y habituer. On a coupé, c'est vertical, on a adjoint les cagouillards, les Charentais et ils ne savent pas prononcer le français, c'est une langue étrangère; ils ont une prononciation de barbares, une diphthongaison des «é» qui est complètement loupée, comme par hasard, par rapport à la nôtre. Ils ont une partie du vocabulaire, je l'ai vu sur place. Je suis passé dans quelques petites villes —une espèce d'excursion romane, il y a quelques années. J'ai eu l'occasion de parler avec les gens du pays. J'ai vu qu'il y avait des mots qui sont communs, mais l'accent!

Notre prof d'histoire naturelle, au Lycée de Poitiers, s'appelait Gayet, son accent était terrible:

«Quand vous irez dans les bois du petit Lirè  
vous ramasserez la petite fleur de centaurée...»

Il était bien. Il ressemblait aux trucs qu'il nous projetait —des squelettes d'animaux préhistoriques. Il avait une mâchoire comme cela. Quand il nous présentait cela, cela nous parais-

sait d'une évidence telle que les plus naïfs d'entre nous criaient: «Aoh! le voilà!» Alors il disait, avec son accent: Ouvrèz les volèts» et il n'y avait plus de projection.

C'est curieux, cela m'est resté. Il suffisait que j'aïlle à Gémenos, près de Marseille, pour prendre aussitôt un faux accent de Marseillais —je ne peux pas entrer dans une conversation sans que ce soit immédiat— c'est une question d'oreille sans doute...

C. MARCOUX